

Laylah Aal Shalaan marchait d'un pas vif pour rejoindre son appartement dans un quartier chic de Chicago quand soudain elle sentit un frisson courir le long de son dos.

Le froid de cette soirée de décembre n'y était pour rien. Il lui aurait plutôt glacé le sang alors que c'était du feu qui courait dans ses veines.

Elle avait éprouvé cette sensation si souvent au cours des dernières semaines qu'elle en venait presque à se demander si elle n'avait pas des bouffées de chaleur. Un comble à vingt-sept ans ! Mais elle détenait d'autres records du même acabit, comme le fait d'être le seul rejeton de sexe féminin né dans la famille Aal Shalaan depuis quarante ans. Alors, pourquoi pas une ménopause prématurée ?

Non. Elle le savait, cette étrange sensation n'était pas due à un dérèglement hormonal mais plutôt à une influence extérieure. Malgré ses efforts, elle n'avait pas encore réussi à l'identifier, mais elle était quasi certaine d'une chose.

Quelqu'un l'observait.

Cette présence invisible n'avait rien à voir avec celle des gardes du corps qui avaient jadis assuré sa sécurité. Ils n'avaient jamais cherché à se cacher. Mais, depuis son exil volontaire du Zohayd deux ans auparavant,

plus personne ne se souciait de sa sécurité, et les gardes avaient disparu.

Non qu'elle en soit gênée. Comme toutes les personnes vivant à Chicago, elle observait les règles élémentaires de sécurité.

Du moins, jusqu'à ce soir.

D'ordinaire, elle rentrait du travail avec Mira, sa partenaire en affaires et sa colocataire. Mais celle-ci était partie voir son père hospitalisé d'urgence dans un autre Etat. C'est pourquoi, après avoir quitté l'immeuble abritant ses bureaux par la sortie de service, elle se retrouvait seule dans une rue déserte.

Toutefois, ce n'était pas à cause de ce changement dans ses habitudes qu'elle éprouvait cette étrange sensation.

Ce matin, en pénétrant dans l'immeuble, elle avait également eu l'impression d'être enveloppée dans ce même champ de force magnétique.

Curieusement, elle ne se sentait pas menacée par cette présence invisible. Elle brûlait de curiosité et même d'excitation.

Elle jeta un coup d'œil aux trois voitures en stationnement de l'autre côté de la rue. Le conducteur de la plus proche rabattit le capot en jurant, s'installa au volant et démarra, ses phares étaient visiblement défaillants. Puis la deuxième voiture s'éloigna lentement du trottoir. Celle garée plus loin, une Mercedes dernier modèle, aux vitres teintées, semblait vide.

Avant qu'elle ait pu déterminer d'où émanait la mystérieuse influence qu'elle ressentait, la deuxième voiture s'arrêta brusquement à sa hauteur et quatre hommes en jaillirent. Affolée, elle se mit à courir, mais ils la rattrapèrent très vite, et elle se retrouva prisonnière de brutes aux corps massifs et aux regards mauvais.

Paralysée par la peur, elle sentait leurs souffles sur son visage et son cou, et leurs mains qui s'enfonçaient dans sa chair.

Avec un sursaut d'humiliation et de rage, elle se débattit comme un beau diable tandis que des bribes de dialogue s'imprimaient dans son cerveau.

— Il n'y en a qu'une !

— Pourtant, Tom a dit qu'elles étaient deux.

— On tient la bonne. Celle qui est riche.

— Tu as dit qu'elle serait morte de peur et qu'elle n'opposerait aucune résistance, mais c'est une vraie chatte sauvage ! Elle m'a donné un méchant coup de genou !

— Et moi, elle a failli m'arracher les yeux !

— Arrêtez de pleurnicher et jetez-la dans la voiture.

Ce n'était donc pas par hasard qu'ils s'en prenaient à elle. Ils connaissaient ses habitudes.

Non ! Cette présence qu'elle avait ressentie, ça ne pouvait pas être eux !

Pressés d'en finir, ils la traînèrent vers la voiture. Elle devait se sauver maintenant, car après il serait trop tard !

Prise de panique, elle joua des pieds et des poings, arrachant des exclamations furieuses à ses agresseurs, jusqu'à ce que l'un deux lui assène un violent coup de poing à la mâchoire. En proie à une douleur atroce, elle eut l'impression que sa tête allait éclater.

Soudain, à travers le voile rouge qui brouillait sa vue, elle vit qu'un de ses agresseurs était tiré en arrière, comme aspiré par un trou noir, avant de s'abattre contre le mur du bâtiment avec un bruit sourd.

Un horrible craquement se fit entendre, et le sang d'un deuxième agresseur jaillit à quelques centimètres du visage de Laylah. L'homme écarquilla les yeux,

terrifié, avant de s'écrouler sur elle comme une masse et de l'entraîner dans sa chute.

Affolée, elle tenta de se dégager, se demandant qui venait si opportunément à sa rescousse.

Le corps de l'homme qui la clouait au sol fut bientôt écarté sans ménagement. Elle cherchait désespérément à se relever quand, soudain, elle le vit...

*Lui.*

Un ange tombé du ciel. Impressionnant, sombre, menaçant. Effrayant de beauté et de puissance. Une vision presque insoutenable et qui, en même temps, attirait irrésistiblement le regard.

Et elle connaissait cet homme ! Depuis toujours.

Mais était-ce bien lui ? Il avait tellement changé ! Et pourquoi croiserait-il sa route à cet instant précis, alors que rien ne les prédisposait à se revoir ?

Son cerveau, en état de choc, créait-il de toutes pièces un sauveur imaginaire ?

Dans ce cas, pourquoi ne se le représentait-elle pas sous les traits d'un de ses cousins, lesquels avaient toutes les qualités requises pour jouer ce rôle ? Pourquoi lui ?

Pourquoi Rashid Aal Munsoori ?

Mais à mesure qu'elle reprenait ses esprits le doute se dissipait. Il s'agissait bien de Rashid. Une présence lointaine et permanente durant les dix-sept premières années de sa vie. L'homme dont elle était amoureuse depuis toujours.

Il se tenait maintenant face aux deux agresseurs restants, tel un monolithe, avec son visage majestueux aux traits ciselés et au crâne presque rasé, et son corps impressionnant revêtu d'un manteau dont les pans claquaient autour de lui, telles des créatures furieuses sorties des abysses.

Mais les hommes, désormais remis de leur choc, se jetèrent sur lui en brandissant des couteaux à cran d'arrêt.

Indifférent au cri de terreur qu'elle poussa, Rashid esquiva habilement leurs coups, se jouant de leurs charges désordonnées et alternant feintes et attaques, dans une chorégraphie d'une précision impeccable et d'une efficacité redoutable. On aurait dit que se battre était une seconde nature chez lui, comme de respirer.

Quand elle réussit enfin à se relever, Rashid maintenait les deux hommes plaqués contre le mur de l'immeuble, leur enserrant la gorge de ses deux mains. L'un d'eux avait perdu connaissance et l'autre se balançait en l'air, ses pieds remuant faiblement.

Par-dessus le sifflement du vent, elle perçut un grondement menaçant et presque animal sortir de la gorge de Rashid. L'espace d'une folle minute, elle crut qu'une entité démoniaque avait pris possession de lui.

Cette horrible conviction la tira de sa paralysie.

— Vous allez les tuer ! protesta-t-elle d'une voix tremblante.

Il tourna la tête vers elle et... *Ya Ruhmaan*, bonté divine, que lui était-il arrivé ? Il ressemblait à peine à l'homme qu'elle avait idolâtré toute sa vie. L'étrange fixité de son regard, le rictus farouche dévoilant ses dents... On aurait dit une bête prête à tuer.

Et cette cicatrice...

— Et alors ?

Le son de sa voix la fit frissonner, renforçant son impression qu'un démon avait pris possession de lui. C'était comme si la créature métamorphosait le corps et la voix de Rashid pour mieux satisfaire ses besoins et transmettre ses intentions maléfiques.

L'homme qui avait été autrefois Rashid ne plaisantait

pas en posant cette question. A l'évidence, il n'aurait eu aucun scrupule à ôter la vie aux voyous qu'il avait vaincus. Il s'en faisait même un devoir.

Il était donc inutile d'en appeler à sa miséricorde. Et il ne servait à rien de chercher à l'effrayer avec les conséquences de ce geste. Rashid n'avait peur de rien. Il semblait animé uniquement par la violence et le désir de vengeance. C'était à croire qu'il était intervenu pour punir ses agresseurs et non pour la sauver, elle, la victime ! Il ne lui restait plus qu'à faire appel à sa logique.

— Et alors, il est inutile de les tuer, balbutia-t-elle, la gorge nouée par l'angoisse. Vous les avez déjà mis KO. Ils risquent de rester aux soins intensifs pour un bon moment !

— Les soigner serait un gâchis de ressources médicales. Autant aider la société à faire l'économie de leur existence.

Il reporta son attention sur l'homme qui gigotait et gémissait sous sa poigne.

— Des crapules comme lui ne méritent pas de vivre. Elle s'avança timidement vers lui.

— Vous ne croyez pas qu'une sentence de mort est excessive par rapport à leur délit ?

— Celui qu'ils ont commis jusqu'à maintenant, vous voulez dire. Mais ils auraient sans doute fini par vous tuer...

— Oh ! non ! protesta l'homme d'une voix entrecoupée. On voulait seulement... l'enlever... pour obtenir une rançon. Un copain a dit... qu'elle était une princesse... d'un de ces royaumes... qui ont fait fortune grâce au pétrole. Il a dit... qu'on en tirerait beaucoup d'argent... On ne voulait pas lui faire de mal... ni la toucher.

Tandis que Rashid accentuait sa pression sur la gorge de l'homme, celui-ci ajouta, l'air terrorisé :

— Je le jure... Dany a vu rouge quand elle l'a frappé... Et vous l'avez sans doute... tué à l'heure qu'il est... Mais moi, je ne lui ai rien fait... Par pitié, ne me tuez pas...

Mais Rashid demeurait indifférent aux supplications du misérable qu'il avait réduit à l'état de pantin disloqué. Et il ne semblait pas non plus conscient de sa présence. On aurait dit qu'il débattait des actions à entreprendre avec son démon intérieur et qu'il ne prenait conseil que de lui.

Elle devait à tout prix faire une dernière tentative avant que la situation ne tourne au drame. Elle devait donner à ce démon un gage pour apaiser sa soif de vengeance.

Elle se risqua à lui toucher le bras, mais tressaillit aussitôt. Malgré les couches de vêtements, le contact de sa main avec les muscles d'acier de Rashid provoqua une décharge électrique qui la parcourut de la tête aux pieds.

Troublée, elle déglutit avec peine.

— Ne serait-il pas préférable qu'ils vivent pour subir les conséquences de leurs actes ? La correction que vous leur avez infligée leur laissera des séquelles permanentes.

Quand il tourna son regard sombre dans sa direction, elle eut l'impression qu'il la voyait pour la première fois et qu'il la laissait enfin franchir la barrière de son implacabilité.

Il desserra son étreinte, et les deux hommes, désormais inconscients, s'affaissèrent sur le sol avec un bruit mat.

Submergée par le soulagement, elle aspira une goulée d'air glacé. Rashid avait déjà tué auparavant, mais il l'avait fait en tant que soldat. Ici, les choses auraient été différentes. Et elle ne voulait pas avoir la mort de ces crapules sur la conscience.

En le voyant immobile, le regard fixé sur les deux

hommes gisant à ses pieds, elle pressentait que son démon intérieur cherchait à se libérer de sa prison pour achever le travail. Mais Dieu merci, Rashid semblait avoir retrouvé le contrôle de lui-même. Il était de nouveau le chevalier du désert, personnage émérite et ultramoderne, qui avait le monde à ses pieds.

Il sortit son téléphone de sa poche et appela la police ainsi qu'une ambulance. Puis il se tourna vers elle.

— Vous ont-ils fait mal ?

Ces mots firent surgir l'horrible souvenir de leurs mains sur son corps. Mais l'épicentre de sa douleur se situait sur le côté gauche de sa mâchoire. Elle y porta la main instinctivement.

Les sourcils froncés, Rashid l'entraîna sous un réverbère. Elle tressaillit à son contact, et aussi quand il donna un coup de pied à un des hommes qui commençaient à remuer. Quel contraste entre la violence qu'il montrait envers ses agresseurs et sa sollicitude envers elle !

Une fois dans le cercle de la lumière, il l'obligea à ôter la main de son visage pour l'examiner.

— Finalement, j'ai bien envie de les tuer ! gronda-t-il.

Redoutant le pire, elle tenta de minimiser les faits.

— Je n'ai rien de cassé. C'est juste une ecchymose.

— Ne le prenez pas à la légère, riposta-t-il. Ce que vous venez de subir n'était qu'un avant-goût de sévices qui vous auraient marqué à vie, aussi bien psychologiquement que physiquement. Ces crapules méritent vraiment de mourir.

Tandis qu'il retournait sur ses pas, visiblement déterminé à mettre sa menace à exécution, elle s'agrippa à son bras pour le retenir. Les muscles de Rashid finirent par se détendre sous sa pression insistante.

— Du calme. Je veux seulement leur faire regretter de ne pas être morts.

— Pourquoi ne pas laisser la justice s'occuper d'eux ?

— Et pourquoi ne pas les laisser s'en tirer à bon compte, pendant que vous y êtes ? s'insurgea-t-il.

— Je n'ai pas dit ça ! Je crois simplement qu'ils méritent une punition appropriée.

Il lui jeta un regard noir.

— Selon vous, quelle serait la punition la plus appropriée pour l'enlèvement d'une femme, puis l'exercice de violences physiques et morales avant assassinat ?

Elle frémit de peur en entendant le terrible scénario de ce qui aurait pu lui arriver si Rashid n'était pas intervenu à temps.

— Evidemment, vu sous cet angle, la peine de mort pourrait être envisagée. Mais les choses ne sont pas allées aussi loin.

— Il s'en est fallu de peu.

— Il n'empêche. Nous ne pouvons pas les punir pour ce qu'ils auraient pu faire, mais seulement pour les actes qu'ils ont commis.

— C'est ce que prévoit la loi américaine. Mais dans mon pays natal, comme dans le vôtre, c'est *hadd'al herabah* qui s'applique pour les forfaits de cette nature.

Elle frissonna à l'évocation de ce châtiment ancien, toujours en vigueur, à l'encontre de personnes impliquées dans des crimes de sang : l'amputation d'un bras et de la jambe du côté opposé.

Estimant le sujet clos, il se dirigea de nouveau vers les quatre hommes inanimés. A sa grande stupeur, elle vit une tache humide et luisante sous le manteau de Rashid.

Atterrée, elle l'agrippa de nouveau par le bras, s'efforçant de l'entraîner dans le halo de lumière. Mais il

se dégagea d'un geste impatient, et elle dut se retenir à lui pour ne pas perdre l'équilibre. Ce faisant, elle sentit que ses mains baignaient dans quelque chose de chaud. Du sang !

Elle les retira aussitôt et contempla ses paumes rougies avant de lever un regard horrifié sur Rashid.

— Vous êtes blessé !

Il porta la main à son flanc avant de hausser les épaules.

— Ce n'est rien, décréta-t-il.

— Mais vous saignez ! *Ya Ullah* ! protesta-t-elle.

Une lueur d'agacement passa dans le regard de Rashid.

— C'est une simple égratignure.

— Une égratignure ? Votre flanc gauche est couvert de sang !

— Et alors ? Vous craignez la vue du sang ? J'espère que vous n'allez pas vous évanouir !

— C'est pour vous que je m'inquiète ! riposta-t-elle.

Une peur atroce lui nouait la gorge, encore plus suffocante que celle ressentie un peu plus tôt pour elle. Sa blessure devait être grave si elle saignait autant, même s'il semblait insensible à la douleur. C'était sûrement l'adrénaline et le froid qui le maintenaient debout. Quand l'ambulance arriverait, il serait peut-être trop tard.

*Arrête l'hémorragie. Gagne du temps jusqu'à l'arrivée des secours.*

Otant son foulard, elle se précipita vers Rashid et pressa l'étoffe soyeuse contre la déchirure de son pull. Il se raidit et posa ses mains sur les siennes comme pour les repousser.

Non, il n'allait pas se débarrasser d'elle comme ça ! Se jetant de tout son poids sur lui, elle l'obligea à reculer contre le mur de l'immeuble.

— Il faut presser fort, haleta-t-elle.

Il demeura immobile et abaissa son regard vers elle, le visage figé, tel un masque. Au bout de quelques secondes, il lui écarta les mains et pressa le foulard contre sa blessure.

— Je vais le faire moi-même.

Il tiendrait parole, elle en était sûre, ne serait-ce que pour la tenir à distance.

— Vous pouvez partir, maintenant.

Comment ? Il voulait qu'elle s'en aille ?

Elle secoua la tête avec véhémence.

— Pas question. Je dois être présente quand la police arrivera.

Il s'empara de ses mains tachées de sang et les essuya avec l'autre extrémité du foulard.

— Je dirai qu'ils m'ont agressé. Ces crapules n'hésiteront pas à confirmer ma version des faits, car c'est dans leur intérêt. Un jury se montrera moins sévère s'ils prétendent s'en être pris à moi plutôt qu'à vous.

— Mais tout à l'heure vous vouliez leur faire subir le pire des châtiments !

— Si la justice est trop clémente, je m'arrangerai pour leur faire passer l'envie de récidiver.

— Vous voulez qu'ils s'en tirent à bon compte pour pouvoir appliquer votre propre justice par la suite ? C'est insensé ! Mais là n'est pas la question. Vous êtes blessé. Et je ne vais nulle part si ce n'est aux urgences avec vous.

— Puisque je n'ai pas l'intention d'aller aux urgences, le seul endroit où vous pouvez aller, c'est chez vous.

Comme elle secouait la tête, il durcit le ton.

— Prenez ma voiture et garez-vous un peu plus loin. Je vais appeler mes gardes du corps pour qu'ils vous escortent jusqu'à votre appartement. Ils monteront la garde devant votre immeuble, le temps que je m'assure

que vos ravisseurs n'avaient pas prévu de plan B au cas où leur tentative de ce soir échouerait.

Voyant qu'elle restait plantée là sans mot dire, il poussa un soupir d'exaspération.

— Partez tout de suite, avant l'arrivée de la police. Vous avez eu votre comptant d'ennuis pour ce soir. Alors tâchez surtout d'oublier ce qui vient de se passer.

— Je ne peux pas et ne veux pas vous laisser. Et vous, vous irez aux urgences. C'est votre voiture ? demanda-t-elle en désignant l'imposante Mercedes.

— Oui. Je me suis arrêté pour envoyer un e-mail depuis mon téléphone portable.

— Et c'est à ce moment-là que vous avez vu ces hommes m'agresser.

Il ne se donna pas la peine d'acquiescer. C'était inutile.

— Donnez-moi vos clés, ordonna-t-elle. Je vais vous conduire aux urgences.

— Comme vous le savez, je ne peux pas quitter la scène du crime. La police sera là dans quelques minutes.

— Ils peuvent prendre nos déclarations à l'hôpital. Vous risquez de succomber à une hémorragie et à une hypothermie, si vous vous obstinez à rester planté là.

— Je ne succomberai à rien du tout, riposta-t-il sèchement. J'ai déjà reçu une douzaine de blessures plus graves et je les ai endurées durant des jours, dans un environnement autrement plus hostile que celui-ci.

Elle savait qu'il n'exagérerait pas. Il avait dû vivre des choses inimaginables au cours des guerres auxquelles il avait participé. Elle n'osait même pas se demander quel genre de blessure avait occasionné cette horrible cicatrice qui rampait, tel un serpent venimeux, depuis son œil gauche, le long de sa mâchoire, de son cou... et peut-être plus bas.

Remarquant la direction de son regard, il pinça les lèvres.

— Comme vous pouvez le constater, j'ai survécu à bien pire. Alors, ne vous inquiétez pas à propos de cette égratignure.

A l'évidence, il la prenait pour une écervelée égoïste prête à filer d'ici à la première occasion.

Mais il se trompait sur toute la ligne.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

Il haussa un sourcil narquois.

— Vous croyez que j'ai besoin de connaître la personne agressée avant de me porter à son secours ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire !

Elle savait qu'il était prêt à défendre jusqu'à la mort toute personne ayant besoin de lui. Il avait autrefois été un valeureux guerrier. Et il n'avait jamais cessé de l'être.

Mais, en l'occurrence, il ignorait à qui il avait affaire.

— Bien sûr, je vous ai reconnue, entendit-elle alors à sa grande surprise. Tout comme celui qui a organisé ce projet d'enlèvement. Vous êtes plus reconnaissable que vous ne le pensez, princesse Laylah.

Elle n'en revenait pas. Cela faisait une éternité qu'il l'avait vue pour la dernière fois, et à l'époque elle portait des lunettes ! Qui plus est, elle avait toujours eu l'impression qu'il la regardait sans la voir, comme si elle était transparente. Même maintenant, rien dans son attitude n'indiquait qu'il la connaissait. Il semblait aussi énigmatique et impénétrable qu'un sphinx.

— Je vous ai aperçue plusieurs fois en ville, avant ce soir.

Décidément, cet homme n'en finirait pas de la surprendre.

— Vraiment ? A quel endroit ?

— Je possède des bureaux dans cet immeuble. Et nous fréquentons les mêmes restaurants.

C'était donc lui, cette présence invisible qu'elle avait ressentie !

Maintenant, tout s'expliquait, notamment le fait qu'il n'ait jamais jugé bon de se présenter à elle, du moins jusqu'à ce qu'il soit contraint de le faire pour lui sauver la vie. Elle avait toujours su qu'il y avait peu de chances que Rashid s'intéresse un jour à elle, mais c'était impossible désormais, depuis qu'il était devenu l'ennemi mortel de ses plus proches cousins — jadis ses meilleurs amis.

— En revanche, vous ne m'avez pas reconnu, ajouta-t-il.

— Je vous aurais reconnu entre mille, cheikh Rashid. Il se figea, telle une statue de sel.

Bon. Sa remarque était un peu trop révélatrice des sentiments qu'elle lui portait. Encore un autre exemple de ce que sa mère appelait sa « stupidité innée ». Malgré ses efforts, elle n'était jamais parvenue à maîtriser ses accès de franchise désarmants, de même que sa famille maternelle n'avait jamais réussi à se défaire de sa fâcheuse manie de comploter.

Mais qu'importait. Après ce qu'il avait fait pour elle ce soir, la moindre des choses était de lui dire la vérité. Ensuite, il en ferait ce qu'il voudrait.

Pour l'instant, sa confession semblait le laisser perplexe.

Quand il se décida à parler, il fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Pour en revenir à ce que je disais, j'expliquerai à la police que ces hommes m'ont agressé, puis j'irai aux urgences.

Il voulait lui éviter l'épreuve de l'enquête policière, puis celle du procès. C'était tout à son honneur, mais...

— Je ne peux pas vous laisser assumer seul toutes les conséquences de cette agression.

Il haussa les épaules avec désinvolture.

— Cette histoire n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan des problèmes que je dois gérer quotidiennement.

Elle n'en doutait pas. Rashid avait créé un véritable empire informatique en partant de rien et en un temps record. Il avait dû surmonter de nombreux obstacles et affronter des adversaires coriaces pour demeurer le meilleur dans sa partie. Mais, pour elle, cette histoire risquait de mettre en danger la vie paisible qu'elle s'était construite et le profil bas qu'elle avait adopté depuis son départ du Zohayd.

— Entendu.

Il parut se détendre un peu jusqu'à ce qu'elle ajoute :

— A condition que vous acceptiez que je vous conduise aux urgences.

— Vous pensez que je ne tiendrai pas parole ?

— Je suis sûre que vous tenez toujours parole, parfois même au péril de votre vie.

Il accueillit sa déclaration par un autre regard vide. C'était visiblement sa façon à lui de manifester sa surprise.

— Alors pourquoi poser cette condition ? Vous croyez que je ne suis pas capable d'aller seul aux urgences ?

— Je ne veux prendre aucun risque.

Il se rembrunit, et elle crut qu'il allait lui opposer un refus.

Mais contre toute attente il lui tendit son foulard taché de sang, qu'elle prit d'une main tremblante, comme si c'était une torche vive, tandis qu'il récupérait un stylo et

un bloc-notes dans la poche intérieure de son manteau. Il écrivit quelques lignes, arracha le feuillet et se pencha pour le déposer sur l'un des hommes. Était-ce une carte de visite destinée à la police ?

L'homme en question remua tandis que Rashid lui murmurait quelque chose à l'oreille avant de le frapper, le plongeant de nouveau dans l'inconscience.

Se relevant calmement, il lui reprit le foulard des mains et traversa la rue en direction de sa voiture.

Il partait ?

Elle le contempla, interdite, ne sachant pas quoi faire.

Au lieu de prendre le volant, il se posta devant la portière du siège passager.

— Vous venez ? lui jeta-t-il.

Son cœur bondit d'allégresse et de soulagement tandis qu'elle se hâtait vers lui, ses talons aiguille claquant gaiement sur l'asphalte.

Au moment où elle se glissait à l'intérieur de la luxueuse voiture, elle entendit le bruit lointain des sirènes.

Réprimant son envie de se jeter sur lui et de le serrer dans ses bras, elle lui exprima sa reconnaissance par un simple :

— Merci pour tout.

Il haussa un sourcil narquois.

— Tout compte fait, nous attendons la police ?

— Non !

Elle tâtonna pour mettre le contact avant de s'apercevoir que la voiture roulait. Son moteur était si bien huilé qu'il ne produisait aucun son ni aucune vibration. Ce bijou était si facile à conduire que, même dans l'état de nerfs où elle se trouvait, elle parvint aux urgences sans encombre.

Tandis qu'elle se garait, il se tourna vers elle.

— Et maintenant, rentrez chez vous. A partir de demain, je tiendrai ma voiture et un chauffeur à votre disposition.

Mais au moment où il ouvrit la portière elle s'agrippa à son bras.

— Je viens avec vous !

Il se tourna vers elle, fronçant les sourcils. C'était encore plus impressionnant dans cet espace restreint.

— Nous avons convenu que vous me conduiriez ici, et non que vous m'escorteriez.

Elle resserra sa prise.

— Il y a eu un changement de programme.

— Vous savez, vous n'avez pas à vous sentir redoublable de quoi que ce soit.

— Et vous n'avez pas à jouer au superhéros inaccessible.

Il la contempla sans mot dire, puis sortit de la voiture.

Elle se sentit submergée par la déception et l'anxiété. Si elle insistait, elle risquait de devenir importune.

Tant pis ! Il devrait s'accommoder de sa présence.

Quand elle mit pied à terre, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Rashid se tenait à l'entrée des urgences, une main sur sa hanche, l'autre pressant le foulard contre sa plaie.

Il l'attendait !

Elle se précipita vers lui, tétanisée.

A sa vue, Rashid étira ses lèvres sensuelles. Etait-ce un sourire ? Elle l'ignorait. Elle ne l'avait jamais vu sourire.

Sans lui laisser le temps de se forger une opinion définitive, il fit volte-face et pénétra dans le bâtiment.

Elle dut courir pour rester à sa hauteur, preuve que

ses craintes à son sujet étaient infondées. Et qu'il n'avait pas l'intention de lui faciliter la tâche.

Mais, une fois certaine qu'il allait bien, elle lui montrerait qu'elle était prête à le suivre au bout du monde, si tant est qu'il le lui permette.